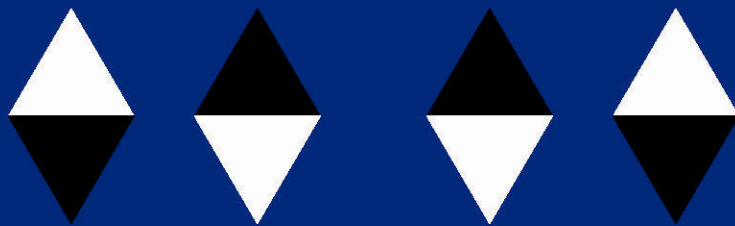


THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE

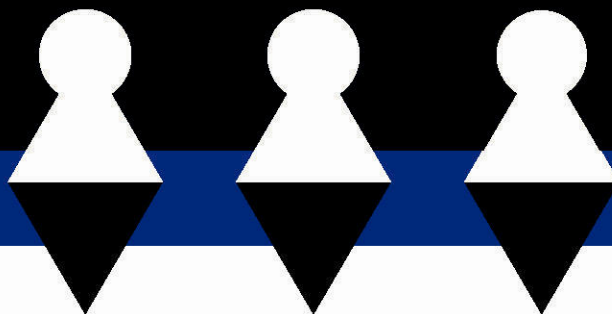
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL



DISCOURS À LA NATION

DOSSIER SPECTACLE
2014 | 2015

UN SPECTACLE D'ASCANIO CELESTINI ET DAVID MURGIA
TEXTE ET MISE EN SCÈNE ASCANIO CELESTINI



JEUDI 16 ET VENDREDI 17 AVRIL 2015

Le jeudi et vendredi à 20 h - durée 1 h 20



THÉÂTRE DES
FEUILLANTS

9 Rue Condorcet, Dijon



Contact presse

Florent Guyot
03 80 68 47 37
06 85 57 25 54
f.guyot@tdb-cdn.com

Billetterie / réservations

Parvis Saint-Jean
rue Danton
03 80 30 12 12

Un dossier réalisé par
Le Théâtre National

+32 475 40 65 11
bderoux@theatrenational.be

Billetterie en ligne
www.tdb-cdn.com

DISCOURS À LA NATION



THÉÂTRE DES
FEUILLANTS

JEUDI 16 ET VENDREDI 17 AVRIL 2015

Le jeudi et vendredi à 20 h - durée 1 h 20

Placement numéroté

UN SPECTACLE D'ASCANIO CELESTINI ET DAVID MURGIA

TEXTE ET MISE EN SCÈNE ASCANIO CELESTINI

AVEC

DAVID MURGIA

Composition et interprétation musicale Carmelo Prestigiacomo

Adaptation française Patrick Bebi

Création lumières Danilo Facco

Scénographie Chloé Kegelart

Régie lumière Manu Savini

Régie son Philippe Kariger

Coproduction Festival de Liège, Théâtre National/Bruxelles

Avec le soutien de L'ANCRE Charleroi dans le cadre de 'Nouvelles Vagues'

EN PARTENARIAT AVEC



TARIFS HORS ABONNEMENTS :

Normal 20 € ; Réduit 15 € ;

Bénéficiaires du RSA,

demandeurs d'emploi,

intermittents, - de 12 ans 8 € ;

Carteculture 5,50 €

TARIFS ABONNEMENTS

Abo « 3 + » 13 €

Abo « 6 + » 12 €

Abo « 10 + » 10 €

Abo - 30 ans 7 €

RENSEIGNEMENTS

RÉSERVATIONS

03 80 30 12 12

www.tdb-cdn.com

PRESSE

David Murgia, corps et âme

***Discours à la Nation* vient de remporter le Prix du Meilleur Spectacle (Prix de la Critique)... Cet été, il était revenu d'Avignon avec le Prix du Public du Festival OFF. L'année dernière, c'était le Magritte du Meilleur Espoir Masculin pour *La tête à l'envers*. Pour le nouveau prodige du cinéma belge, les projets se bousculent...**

David Murgia est un artiste engagé. Mais pas dans le sens post-soixante-huitard du terme. Au sens premier. Engagé: corps et âme. Pas comme un révolutionnaire aux sourcils froncés. Plutôt comme le Jean Gabin des années 30. Le chantre du Réalisme Poétique cher à Jean Renoir, celui qui achète les droits d'auteur de *Quai des Brumes* et qui va voir Prévert en personne pour lui demander d'adapter le livre en scénario. Gabin était à l'époque le centre de cette petite troupe; Carné, Prévert, Renoir, Duvivier... Il en était l'énergie.

Murgia est comme lui. Un agitateur de particules. Un créateur exacerbé. Il va au contact. Les pièces qu'il joue, il ne les choisit pas au hasard. Il va les chercher, comme pour ce «Discours à la Nation». Depuis des années, il adore les textes d'Ascanio Celestini, cet auteur italien qui, sous Berlusconi, se permet de jongler avec les mots des prolétaires. Ces mots chargés de mépris qu'on leur adresse, il les renvoie, par un salvateur effet boomerang, à la face des nantis et des puissants. Murgia le rencontre. Dans son meilleur italien, celui hérité du Papa, le voici qui convainc l'auteur transalpin de se lancer dans une écriture/répétition à quatre mains.

Cette fois, ce sera au tour des riches de prendre la parole. Les hommes de pouvoir se succèdent à la tribune. David Murgia est seul en scène, ou presque: un guitariste joue dans l'ombre. Le regard aimantant, les gestes précis, le phrasé parfait, tout participe à l'hypnose collective. Nous voici sous l'emprise d'un leader charismatique aux idées larges, trop larges. Il nous explique par A+B que nous sommes là pour être dominés. Que c'est l'ordre des choses. Un état naturel. Que nous le demandons presque, avec nos dos courbés. Que c'est pour notre bonheur. Et nous l'écoutons. Et nous le croyons.

Illusion perdue

Sur scène, David Murgia est un géant. Pourtant, on lui trouve des airs de Gavroche, parce qu'il n'est pas grand, qu'il a la casquette facile, le sourire espiègle, et l'œil intelligent. Mais il est bien plus que cela. Il est un acteur acharné, boulimique, conscient de sa mission. Une mission importante, incontournable. Donner du plaisir aux gens, soit. Mais aussi donner du sens à leur vie. Le métier d'acteur comme vecteur d'une éducation permanente ? Pourquoi pas... Mais au-delà de l'engagement, il y a l'envie, et il y a le talent. Rien ne sert de discourir, il faut parler à point. Et l'homme a ce charme qui, combiné à une liberté totale dans les zones à investiguer, fait les plus grands.

« Le comédien travaille sur les mots. Et les mots, eux, peuvent changer le monde. Les mots qualifient le monde, le déterminent. » - **David Murgia**

Maman d'origine espagnole, Papa d'origine italienne, il y a une bonne ambiance chez le jeune David, qui grandit près de Liège. «*J'étais un innocent bon vivant. En grandissant, j'ai ressenti l'envie de comprendre mieux le monde. J'avais peur de choisir un métier pour toute ma vie. Le Conservatoire, c'était une porte d'entrée, pour rencontrer des gens qui pouvaient me raconter le monde, m'apprendre à avoir un regard critique sur lui.*»

À voir *Discours à la Nation*, on la sent, cette envie de changer le monde. On se souvient tous d'un soir de notre existence, dans une salle quelque part, de ce moment, de ce spectacle qui nous a touchés, et qui a planté en nous une graine. David Murgia, ça se voit, a cette ambition-là. « *C'est une illusion que je ne regrette pas d'avoir perdue, depuis mon adolescence, où je croyais que le théâtre pouvait changer les choses. C'est le travail des hommes politique, a priori. Le comédien, lui, il travaille sur les mots. Et les mots, eux, peuvent changer le monde. Les mots qualifient le monde, le déterminent. La crise, la solidarité, la démocratie... Nous, on observe comment les classes dirigeantes les emploient, ces mots. Comment ils les confisquent, les vident de leur substance... Comment ça détermine nos vies. À nous de réinterpréter ces mots, leur trouver d'autres significations possibles. Leur redonner une dimension à travers la bouche d'un acteur... ça, je ne sais pas si ça peut changer le monde, mais ça peut être une énergie active, constructive...* »

Déjà au Conservatoire de Liège (plus précisément l'ESACT), il ne fait pas comme les autres. Avec ses petits camarades il crée un groupe, le Raoul Collectif, pour un travail de fin d'études qui doit se faire sans pédagogue. Et le résultat ne se fait pas attendre. Dès l'année de leur sortie, ils enchaînent les représentations, avec un spectacle écrit, mis en scène et joué tous ensemble: *Le Signal du Promeneur*. « *C'est comme si le spectacle avait décidé lui-même qu'il ne voulait pas se faire avec quelqu'un qui décide pour tout le monde. Il fallait que toutes les singularités émergent et explosent dans le spectacle. Aujourd'hui, c'est comme un laboratoire.* »

Retour vers le futur

Puis commence la grande aventure du cinéma. Dans *La régates* (Bernard Bellefroi, 2009), Murgia incarne le copain d'entraînement du héros. Et déjà tout le monde trouve son rôle «trop court». On en voulait plus, un signe qui ne trompe pas. Mais c'est dans *Rundskop* qu'il montre pour la première fois l'étendue de sa gamme. Dans le rôle du gamin débile qui s'en prend au héros, dans les flash-back qui nous ramènent aux années 80, il est impressionnant. Ceux qui l'ont repéré dans *La régates* ne le reconnaissent pas. La majorité croit à un vrai fou furieux dégoté on ne sait où.

En 2012 le public peut enfin l'admirer dans un premier rôle. Cette *Tête la première* lui vaut le Magritte. Un film très touchant, filmé à l'arrache, mais où c'est l'humanité et la sincérité qui prennent le pas sur la performance de *Rundskop*. On découvre un garçon «comme dans la vraie vie». Qui parvient à imposer sa douceur. Il fait preuve d'un naturel et d'une présence rares. La caméra l'adore.

Et lui, qu'est-ce qu'il aime au cinéma ? Quand on lui pose la question, David Murgia ne cherche pas la réponse qui lui donnera un air avantageux. Il répond: «*'Retour vers le futur'*. *Quand j'étais petit, c'était mon film préféré. C'est un film qui qualifie une époque. C'est mon enfance. Et puis cette façon qu'on avait de voir l'an 2000... C'est le fantasme sur un monde, qui s'est déjà radicalement transformé depuis. Mais je suis aussi capable de m'enfiler trois films de Chris Marker, quand ça me prend. Ou du Lars Von Trier. J'ai un goût qui change avec les saisons !* »

Il ne sait pas de quoi il est capable, David Murgia. Simple comédien, il joue sur les mots, il joue sur les consciences, il plante des graines, et il donne du plaisir. Ça ne se voit pas, qu'il est un grand artiste. À cause de ses 25 ans à peine, à cause de ses airs candides, à cause du sourire en coin, de l'œil qui pétille. À cause de l'humilité et des doutes qui assaillent l'artiste. Mais après avoir vu son spectacle, nous n'avons plus aucun doute: David Murgia change le monde.

Sylvestre Sbillé, L'Écho
Novembre 2013

Le théâtre comme miroir du monde au Festival de Liège

Le rendez-vous biennal ouvre vendredi avec *Discours à la Nation*

Passionnant depuis sa première édition, le Festival de Liège permet de découvrir des compagnies internationales comme de jeunes artistes de chez nous.

Pour son ouverture, Ascanio Celestini et David Murgia, deux habitués de la manifestation, ont travaillé ensemble à un Discours à la nation.

Sur le vaste plateau du Manège à Liège, un petit tas de caisses en bois est surmonté d'une mappemonde éclairée. A l'avant-scène, David Murgia répète son texte sous l'œil complice d'Ascanio Celestini auteur du *Discours à la Nation* qui ouvre le festival. À ses côtés, Patrick Bebi, comédien, fait office de traducteur. La réunion de ces trois-là est comme un résumé du Festival, devenu en quelques années un rendez-vous incontournable au point d'être cité par certains journalistes flamands comme le meilleur festival de théâtre en Belgique.

Ascanio Celestini en est une des toutes premières révélations. Découvert en Italie par Jean-Louis Colinet, directeur de la manifestation, il débarque chez nous en 2003. Depuis, il est de toutes les éditions et ses textes ont été montés en français à de nombreuses reprises, notamment au Rideau de Bruxelles.

C'est à Liège que Celestini rencontre Patrick Bebi, invité à traduire en direct un de ses spectacles. Les deux hommes se rencontrent pour la première fois l'après-midi même du spectacle. Et le soir, c'est un régal, le duo se livrant à un incroyable jeu de ping-pong verbal.

Quant à David Murgia, on le découvre en 2009 dans *Le chagrin des ogres*, première mise en scène de son frère Fabrice Murgia. Le spectacle est la révélation du festival et tourne encore aujourd'hui. Deux ans plus tard, il revient avec *Le Signal du Promeneur*, du Raoul Collectif dont il est l'un des membres. C'est la révélation de l'édition 2011. Entretemps (et depuis) on le voit au cinéma, à la scène et partout où son incroyable énergie le pousse à s'exprimer.

Cette année, tous trois sont à l'affiche. David joue le texte d'Ascanio tandis que Patrick est l'un des interprètes de *La grande et fabuleuse histoire du commerce* de Joël Pommerat, autre habitué de la manifestation.

Comme tous les participants à celle-ci, ces artistes ont en commun de passer par le théâtre pour parler des grandes questions qui hantent nos sociétés contemporaines. Mais loin de plonger dans un théâtre militant, ils créent des œuvres qui n'assènent aucune vérité mais questionnent le spectateur. Des spectacles d'une beauté souvent renversante, utilisant autant l'image et le son que le mot.

Cette année, pour la première fois, Ascanio Celestini restera en retrait, cédant le plateau à son jeune collègue belge. « *C'est Jean-Louis Colinet qui m'a demandé de proposer une mise en scène. Il y a eu, depuis quelques années, de nombreuses adaptations de mes textes en français, en allemand, en roumain... Mais Jean-Louis voulait voir comment moi, je mettrais en scène mes propres textes sans les jouer.* »

« L'écriture doit pousser à penser qu'il y a d'autres points de vue possibles »

Ascanio Celestini

Après avoir été à la rencontre d'Ascanio Celestini à Rome, David Murgia est évidemment prêt à se lancer dans l'aventure : « *Pour moi, c'est un grand espace de liberté. Ascanio a besoin que l'acteur s'approprie les choses. Il dit qu'on n'apprend pas à jouer à un acteur. Ce serait comme lui apprendre à respirer.* »

Pour ce spectacle, Celestini a puisé dans les multiples récits qu'il raconte lui-même dans ses divers spectacles. Mais alors qu'il donnait souvent la parole aux gens du peuple, il fait cette fois parler les gens de pouvoir qui s'adressent au peuple, avec parfois un cynisme étonnant. Notamment dans ce discours où un grand patron s'adresse aux citoyens en s'étonnant qu'ils ne se révoltent pas contre les gens comme lui. « *Je crois que nos gouvernants pensent vraiment cela, sourit Celestini. Parfois, quelqu'un comme Berlusconi le dit. Je ne crois pas qu'ils pensent vraiment ce qu'ils disent dans leur discours. Ils le disent parce que ça marche. Le type qui fait la pub pour Coca, il n'a pas besoin de croire à ce qu'il dit. C'est un jeu. Les discours de la politique officielle fonctionnent comme cela aussi. Moi, j'ai imaginé un homme qui dit vraiment ce qu'il pense. Et bien sûr, il y a du cynisme dans son discours.* »

Et quand on lui demande s'il veut faire bouger les gens avec ses spectacles, il répond : « *J'espère que personne n'a le pouvoir de faire bouger les gens de manière aussi évidente. L'écriture doit pousser à penser qu'il y a d'autres points de vue possibles. C'est comme un massage. Ça réveille des sensations. Hitler, lui, faisait bouger les masses. J'espère bien qu'aucun acteur au monde ne détient un pouvoir aussi puissant.* » !

Jean-Marie Wynants, Le Soir

16 janvier 2012

Discours à la nation : hilarant et salutaire

Festival de Liège

Époustouflant ! Hilarant ! Féroce ! Trois des qualificatifs qui revenaient sur bien des lèvres à l'issue de *Discours à la nation* en ouverture du Festival de Liège.

« Époustouflant » pour la performance de David Murgia qui porte avec une aisance incroyable les textes de son comparse Ascanio Celestini. Campant une succession de personnages avec un aplomb extraordinaire, il donne constamment l'impression de parler comme il respire, créant diverses personnalités à partir d'infimes détails.

« Hilarant » pour cette succession de discours où le comédien, retrouvant le débit ultrarapide de son auteur et metteur en scène, fait vivre des personnages d'un cynisme achevé.

« Féroce » pour la manière dont Celestini donne pour la première fois la parole aux puissants de ce monde pour mieux montrer à quel point nous avons toutes les raisons de les faire tomber de leur piédestal.

Chemise bariolée, pantalon moulant et santiags aux pieds, David Murgia entre en scène avec un petit côté macho décontracté. Ses premiers mots de bienvenue semblent improvisés mais on comprend vite qu'ils font partie de la succession de textes concoctés par Celestini.

Pas une once de doute

Tous sont des discours ou des adresses directes au public. Devant un tas de caissettes en bois et une mappemonde illuminée, le jeune comédien entreprend de nous livrer un petit cours de géopolitique et d'économie. Et c'est aussi percutant que décapant. Le marché globalisé, les révoltes étouffées, la loi de la sélection naturelle, la démission des syndicats, la toute-puissance de l'économie... tout y passe avec une férocité d'autant plus grande que les différents personnages campés par David Murgia n'affichent pas une once de doute ou de remords. Tous sont sûrs d'eux,

hilares devant notre soumission. « *Camarades !* », lance ce grand patron s'adressant aux ouvriers en se marrant comme une baleine.

Avec trois fois rien, l'acteur se construit un podium, une table... À ses côtés, le guitariste Carmelo Prestigiacoimo crée des ambiances discrètes et sert de partenaire muet.

Un véritable régal où, à travers le rire, les métaphores et les petites fables, on met en lumière les aberrations les plus criantes de nos sociétés modernes. À voir sans hésitation.

Jean-Marie Wynants, *Le Soir*

23 janvier 2013

***Le Discours à la Nation* d'Ascanio Celestini, caricature (drôle, fine !!) du capitalisme, magistralement interprété par David Murgia a ouvert le Festival de Liège le 18 janvier.**

Il ne pouvait mieux tomber avec l'affaire Mittal, dont il est le "Charlie Hebdo" ! Réservez vos places pour sa reprise au National du 23 avril au 4 mai. 2^e semaine alléchante avec des découvertes (1 italienne, 1 irlandaise, 1 chilienne) et une confirmation (allemande, Falk Richter), dont deux avant-premières à Bruxelles au Théâtre National et à Charleroi /L'Ancre.

Critique : ****

Ce *Discours à la Nation*, par son titre, peut inspirer une certaine crainte: Solennel? Evidemment pas, avec le subtil Italien, qui a ouvert le premier Festival de Liège, version J.L Colinet. La politique est bien là, mais comme un gant (re)tourné...en dérision. Pas non plus de la caricature de foire mais un démontage en règle non seulement du discours politique mais des syllogismes internes au néo-capitalisme financier. Les slogans anciens "lutte des classes" sont retournés contre le public pris à témoin que cette lutte existe bien... mais que les "capitalistes" se la sont tranquillement appropriée au nez et à la barbe des "prolétaires". Les dominants/dominés, les hommes au parapluie et ceux qui n'en ont pas ornent un récit fait de petites anecdotes concrètes ou de métaphores hilarantes. Aidé de Jonathan Swift (qui dans *Une modeste proposition* suggérait le retour au cannibalisme pour résoudre la question irlandaise, catholique contre protestants) Celestini applique la formule à... l'immigration. Le texte fourmille d'exemples d'absurde revisité.

La grande nouveauté : Celestini n'est plus un conteur assis, débitant à toute vitesse son texte poétique et acide. Il confie son rôle à son magistral disciple, David Murgia qui s'approprie le "débit" "celestinien" mais au service d'un jeu d'acteur complet. On reste soufflé par son talent et sa maîtrise de toutes les facettes du jeu. A voir à Bruxelles au National fin avril/début mai.

Programme magistral (en perspective) de cette semaine : une découverte italienne, *Alexis una tragedia greca* par la compagnie Motus qui évoque le mythe d'Antigone à propos de la mort d'un jeune anarchiste grec abattu par un policier à Athènes en 2008. Falk Richter dans *Rausch* où, avec la chorégraphe Anouck Van Dijk il utilise la grâce de 12 danseurs pour partir à la recherche d'un monde qui s'effondre. Ou encore des Irlandais qui dans *Blue Boy* nous plongent dans un univers de vidéos et de masques de papier pour évoquer les curés pédophiles irlandais. Enfin des Chiliens inconnus dans *Tratando de hacer una obra que cambie* osent reparler d'art et de révolution, d'utopie et d'enfermement en attendant la société idéale.

Le Festival de Liège parle d'aujourd'hui, avec une force politique transcendée par des esthétiques contemporaines audacieuses.

Christian Jade, *RTBF.be*

Discours à la nation

★★★★

Pour la première fois, Ascanio Celestini met en scène un autre comédien dans une série de textes qu'il a lui-même interprétés en Italie. Traitant de tous les grands thèmes de société actuels (solidarité, chômage, crise, précarité...) Celestini prend le contrepied de ses textes habituels en donnant cette fois la parole aux puissants de ce monde pour mieux montrer leur cynisme hallucinant.

On rit énormément à ce spectacle d'une férocité salubre porté par David Murgia, époustoufflant de bout en bout.

Jean-Marie Wynants, *Le Soir*

13 février 2013

Charge jouissive d'un formidable Murgia

Discours à la nation de Celestini au National est un vrai bijou

La situation générale est dramatique, mieux vaut en rire pour mieux y réfléchir. C'est le parti pris, féroce, jouissif, salubre, que choisit Ascanio Celestini dans "Discours à la Nation", créé au dernier Festival de Liège et qui arrive maintenant au Théâtre national. Ne le ratez pas. D'autant qu'il est incarné par un formidable David Murgia, comédien capable de tout faire, jouer l'homme politique, chanter, faire rire, même bailler. Il a une présence et une vérité très rare et forte.

Nous avons déjà présenté ce texte virulent écrit par ce conteur italien dans la tradition de Dario Fo ("La Libre" du 9 janvier). Pour mieux dénoncer les inégalités insupportables entre Nord et Sud de la planète, entre riches et pauvres, ou à l'égard des réfugiés, Celestini se met dans la peau des "riches puissants" et tient des discours paradoxaux et grotesques qui retournent les situations existantes pour en faire une farce implacable qui démonte nos égoïsmes.

Comment oublier, racontée par Murgia, l'histoire de cet homme qui commence comme voleur de grains pour arriver à détenir le monopole du pain (on pense sans cesse à Berlusconi). Ou ce politicien de droite qui félicite les "classes opprimées" d'avoir si bien tout accepté. Comment oublier ce conseil cynique : *"Si vous voulez éliminer les immigrés ne tirez pas dessus, mais étranglez-les en les engluant dans la société de consommation et en leur accordant un petit prêt."* La fable du parapluie est terrible : l'homme qui a un parapluie pour se protéger, depuis des générations ne veut pas le partager avec celui qui n'en a pas depuis des générations, mais il est *"compatissant"* et veut bien que le *"pauvre"* se réfugie sous ses chaussures. Il pourra même manger les miettes qui tombent de son sandwich et fumer le mégot jeté à terre. Certes, l'autre lui *"chiera"* dessus, mais faut pas trop demander !

Excessif, caricatural ? Certes, mais la magie du jeu de Murgia fait que le texte nous fait rire et nous touche, fort comme jadis, les peintures de Bosch et Daumier ou les textes de Swift. Celestini n'écrit pas une thèse, il agit en homme de théâtre et nous fait passer une soirée formidable et secouante.

La Belgique Libre

26 avril 2013

Discours à la nation, "comme une gifle au goût du public"

Ils ont cassé la baraque à l'ouverture du Festival de Liège : le Belge David Murgia mis en scène par l'Italien Ascanio Celestini. Aventure inédite avec Discours à la nation, du "pur" Celestini.

Le texte sautille et passe (faussement) du coq à l'âne. On y parle de guerre et de pluie, de Gramsci et de Lybie, des putes de la Volga, de la fabrication du pain et de la faillite des entreprises... Imprévisibles, les fables de Celestini se déroulent dans la folie du monde, avec une pensée en mouvement qui drôlement se partage. Imparable, Celestini peut évoquer le déterminisme social avec l'histoire d'un homme qui possédait un parapluie (probablement depuis des générations) et un autre qui n'en possédait pas (probablement depuis des générations). Tirant ouvertement sur nos sociétés démocratiques, avec ses dominants/dominés, son Discours à la nation est un savoureux spectacle de... sociologie politique sortie des sentiers battus, truffée d'anodines histoires, écrites comme une partition musicale, avec couplets et refrains. Souvent, il conte lui-même, assis sur une chaise, en logorrhée à italienne, ultra-rapido, avec les mains de préférence. Imparable.

David Murgia, jeune mais grand.

Sauf que cette-fois-ci, il a filé son texte au jeune comédien David Murgia qui a relevé brillamment le défi de ne pas faire du... Celestini, injectant sa propre vitalité au texte. Quel talent ! Là où Celestini conte, Murgia joue la parole, plus d'une heure durant, en déplaçant quelques cageots et loupiotes, interpellant son bassiste Carmelo, se posant sur une tribune improvisée, se limant les ongles ou encore s'entraînant à discourir, ce qui nous vaut une scène hilarante démontrant la fabrication séductrice des discours politiques. Une vraie prouesse d'acteur où Murgia s'approprie des notions casse-gueule qui passent la rampe de l'époque. Faut voir ce jeune "patron-tribun" déterrer la lutte des classes, l'aliénation, le prolétariat, le sous-prolétariat... s'en moquer devant le prolétaire embourgeoisé que nous sommes. Merci la social-démocratie. Rassurez-vous : pas de théorie, que des histoires, celle du revolver, celle du concierge, celle du général à la retraite, du pain et des miettes... La pilule est efficace.

Sur scène, Carmelo, guitare basse et lunettes noires, gratte sur cette parole folle, s'arrête sur son pic, reprend au fil des discours de David Murgia, qui se déplace, allègre, sans fausses notes dans un texte ardu, drôle et politique qu'il arrive à faire sien sans jurer de rien. On reste impressionné par le talent de ce jeune comédien de 24 ans, formé au Conservatoire de Liège, seul en scène pour la première fois... qu'on retrouvera prochainement dans au Théâtre National avec le tube Le signal du promeneur et au cinéma dans Je suis supporter du Standard, premier long métrage de Riton Liebman. Un talent à suivre.

Nurten Aka, *Focus Vif*

23 janvier 2013

Discours à la nation

« ... Je voulais raconter à nouveau la relation entre la «classe dominante» et la «classe dominée» en partant cette fois du point de vue des dominants. Quand la «classe dominante» souhaite obtenir quelque chose de la «classe dominée», elle doit s'exposer, se rendre visible. C'est un risque pour elle et cela la rend souvent grotesque...» - **Ascanio Celestini**

Au milieu de cageots vides et de quelques lampes, David Murgia se prend pour un patron hilare qui harangue ses ouvriers, un homme politique qui prépare un discours ou encore un mec qui a un parapluie alors que d'autres n'en ont pas... et nous raconte des tas d'histoires.

Des anecdotes truculentes, des métaphores bien trouvées, le texte de Celestini est éminemment engagé (on dirait presque un cours de sociopolitique), mais surtout extrêmement drôle. Cet auteur italien, joué assez souvent en Belgique, nous avait déjà habitué à son art de l'anecdote, à sa langue rythmée, rapide, prenante pour nous parler des gens du peuple, mais c'est la première fois qu'il part du point de vue cynique de la classe dirigeante.

La pièce a été composée spécialement pour David Murgia dans le cadre du Festival de Liège. Le jeune acteur, que l'on voit de plus en plus sur nos scènes (et on espère que ça continuera encore longtemps), porte la pièce avec une énergie débordante et une théâtralité sincère et bien à lui. La force de son implication oblige le public à rester toujours attentif. Impossible de s'ennuyer !

Le jeu du jeune comédien est par ailleurs soutenu par le décor brut, pauvre, mais très fonctionnel (les cageots se transforment en estrade, en personnage, en tabouret) et la musique discrète, mais indispensable de son partenaire bassiste.

Discours à la Nation est donc une pièce cynique et hilarante, qui vous donnera peut-être envie de (re)lire Gramsci ou Marx et de vous poser des questions sur le monde, mais surtout, vous fera passer un très bon moment de théâtre.

Sarah, Culture et compagnie
25 avril 2013

Quand la classe « Celestini » domine le monde du théâtre

Percutant, puissant, bouleversant : Ascanio Celestini et ses camarades frappent fort dans cette nouvelle création ! Du haut de leur estrade, ils giflent le public avec un message scandaleusement vrai sur notre société en crise. Ils donnent la parole aux dominants de ce monde ; une parole dénudée de nuances et de tabous ; une parole engageante et drôlement cynique, laissant au spectateur profondément touché un goût doux-amer de désespoir !

Pour commencer, une scénographie typique de l'auteur, élémentaire et nomade : quelques cageots en bois empilés dans un désordre organisé, déplaçables partout, une ambiance intimiste avec peu d'éclairage, et une mappemonde illuminée. Soit un décor simple où l'acteur prend toute sa place ! Sa place, l'acteur la prend avant même le début officiel des festivités. En effet, David Murgia (acteur) et Carmelo Prestigiacomo (guitariste), à l'allure décontractée et sérieuse, sont déjà présents sur scène à l'arrivée des premiers spectateurs. Cette introduction annonce de suite la couleur : le public fait partie intégrante du spectacle ! Les différents personnages ne vont pas l'épargner : ils vont l'impliquer de telle sorte qu'il se sente directement concerné et ne puisse pas s'en tirer indemne.

Effectivement, tout au long, le spectateur est percuté à la fois par des récits de personnes immorales, froides et inhumaines, par des discours politico-économiques d'hommes de pouvoir impitoyables et par des enregistrements sonores qui glacent. Cette alternance confère aux scènes un réel dynamisme et tient l'assemblée en haleine. La dynamique est renforcée par la vitalité de l'acteur, illustrée notamment par son parfait débit de parole rapide, par sa forte implication dans ses rôles et sa sincérité. En accord avec cette énergie ambiante, Carmélo Prestigiacomo ajoute par le son de sa guitare une atmosphère dramatique.

Le cadre froid, violent, vivant et grave planté, il peut donc accueillir le texte criant de l'auteur : un texte très justement imprégné par le vécu de l'acteur ; un texte puissant par ses messages, ses métaphores, ses répétitions, son humour ; un texte, véritable reflet cynique et pessimiste des aberrations de la société actuelle. En choisissant cette fois le parti de la classe dominante, Ascanio Celestini avec l'aide de ses collaborateurs, parvient toujours avec beaucoup d'humour et de poésie à ébranler la conscience collective du public, renvoyé à sa pauvre condition de peuple soumis et infantilisé.

Ascanio Celestini, en bon sociologue qu'il est, a donc réussi son pari avec cette jeune création. Par son art, il participe à l'ouverture des consciences politiques : une fois que les lumières tombent, le spectateur est certes désespéré par une telle fatalité mais ne peut que se sentir animé par un désir de changement ! Quand la classe « Celestini » marque le début d'une nouvelle révolution culturelle !

Julie Lambert, *Demandez le programme*

Avril 2013

***Discours à la nation* d'Ascanio Celestini : un discours à main armée**

Correspondance à Bruxelles.

Créé dans le cadre du Festival de Liège le 19 janvier dernier, présenté au Théâtre National de Bruxelles jusqu'au 4 mai, *Discours à la nation* rend compte de l'état d'esprit dans lequel nos chers puissants nous gouvernent et s'adressent au peuple, car comme ils le disent : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ! » et cela fait froid dans le dos.

Ascanio Celestini, auteur, metteur en scène et acteur italien, est l'une des figures de proue, depuis une dizaine d'années, du « théâtre-récit » en Italie, dans la lignée de Dario Fo. La dramaturgie classique y cède le pas à l'art du conteur et le narrateur reprend le rôle de l'intellectuel, c'est-à-dire qu'il devient la mauvaise conscience de son temps.

Dans *Discours à la nation*, le texte de Celestini oscille entre la brutalité des propos et la parodie des discours politiques, des discours des « chefs », des dominants à l'adresse du peuple, des ouvriers, des sous-classes, serviles au demeurant. C'est intelligent et drôle, subtil parfois mais derrière ces premières sensations, la dureté du discours et la réalité évoquée nous font réfléchir, autrement, à la condition des classes populaires face à l'arrogance des classes dominantes. Parfois cru, le texte peut être cinglant à l'endroit du peuple, de plus en plus médiocre dans son attitude face aux discours de la classe politique dans son ensemble, elle-même pas exempte de tous reproches. C'est peu de le dire !

« Le peuple est un enfant. Le peuple, ça l'intéresse pas cette chose qu'on appelle la Démocratie ». Le constat est terrible et vient confirmer une fois de plus, s'il le fallait, que l'apprentissage de la démocratie est un chemin plus long encore que celui de la dictature. Car au-delà d'une charge sans concession contre les classes dominantes, Celestini tente aussi de réveiller le citoyen qui sommeille en nous. A coup de paraboles laïques, de slogans incisifs, de métaphores filées, le texte dramatique s'emplit alors d'une parole poétique, prophétique qui fait de ces discours bien plus que de simples dissertations politiques, une véritable œuvre théâtrale.

Et c'est à cet instant que TOUT fait sens sur la scène. La domination des uns, le sort moribond des autres et la société en proie aux doutes, à la tentation du chaos.

Emmené par un David Murgia étincelant et très inspiré par le texte qu'il sait s'approprier avec finesse et facétie et par une très belle musique (composée et interprétée sur scène par Carmelo Prestigiacomo) qui souligne autant les tensions dramatiques que les moments les plus légers, c'est une œuvre théâtrale personnelle et politique très actuelle, qui n'épargne personne, que nous découvrons avec bonheur et envie.

Aller au théâtre et se faire secouer avec toute l'intelligence et l'humour d'un auteur tel qu'Ascanio Celestini, c'est revenir moins con et un peu plus concerné par la Démocratie et la citoyenneté à l'orée de possibles troubles populistes.

Philippe Maby, *Inferno*

26 avril 2013

Discours à la Nation Vues d'en-haut...

Pas un mais plusieurs discours, allant de la harangue du tribun tyrannique à l'argumentation fallacieuse de leader charismatique, entrecoupés d'histoires issues du monde d'en-bas, voilà ce que propose un seul homme à la vraie présence, décontractée, sans artifices.

Quand les adresses au public sont de véritables discours, ils en pastichent de célèbres, sous forme de litanies valorisant "les experts par expérience" (hommage à Gramsci) ou sous l'aspect de propositions de lois "à la manière de" comme cette "*Modeste proposition...*" qui entend résoudre le problème de la faim dans le monde et celui de l'immigration en réhabilitant le cannibalisme, référence nommée à ce précurseur que fut Jonathan Swift. Et il est bien là, cet humour noir, cet absurde, imprégnant tout un spectacle en forme de *lasagna* bien épicée.

Mais quand discours se décline en discourir, le propos fait alors référence à des contes et fables populaires. Comme ce classique des énigmes: "*Comment, pour un paysan disposant d'une seule petite barque à deux places, faire traverser la rivière à une chèvre, un loup et un chou sans qu'aucun ne mange l'autre ?*"

Ou bien ce sont des récits métaphoriques teintés de surréalisme, tel celui des deux hommes avec ou sans parapluie, l'un comme l'autre "*depuis des générations*", auxquels s'ajoute un observateur qui s'en lave les mains. Ou celui du petit voleur de pain devenu PDG de multinationale, allusion plus nette à certaines politiques ou géopolitiques...

Puis il y a les objets-symboles : la pluie, les armes, ce revolver dans la poche d'un homme "ordinaire", l'image de "*la carotte et le bâton*" martelée comme un slogan publicitaire en finale (impliquant le rôle des médias). Mille trouvailles !

Il y a les Frères Dardenne au cinéma ; il y a ici les Frères Murgia, plus différents l'un de l'autre que les premiers. Alors que Fabrice, comédien-metteur en scène, cède volontiers à la débauche d'artifices et moyens techni-techno-logiques, David, comédien, mise sur la sobriété, le jeu direct face public, l'engagement personnel et le dépouillement scénique: de simples cageots, quelques PROJOS, des lampes banales (dont une mappemonde lumineuse !), un espace libre où il est possible de refaire le monde avec trois bouts de bois et un sacré tempérament !

Il commence par l'image d'un patron jovial, s'adressant sur un ton complice : "*Camarades...*" et voilà les grands mots d'ordre appelant à la lutte des classes détournés-retournés, assimilés au profit de la classe dominante. On a vite compris que cet homme-là, ce big boss, cachait moquerie et parfait cynisme alors que voici un autre qui l'affiche, lui, son cynisme, sans vergogne : "*Ce n'est pas vous qui me choisissez, c'est moi qui vous ai choisis...*" Tandis qu'un autre orateur encore néophyte, étudie, prépare, répète, les formules, postures et attitudes pour se vendre au mieux. Tous ces personnages différents de dominants sont ainsi esquissés dont le point commun est d'être contents et sûrs d'eux, de leurs idées.

"La verità no si puo' sempre dire" ?

Si, si, la vérité est bonne à dire ! Et c'est bien le crédo de l'auteur-metteur en scène, l'Italien Ascanio Celestini... qui n'est pas inconnu à Bruxelles : "*Fabbrica*" et "*La pecora nera*" y furent montés en traduction française. Dans le même temps que, en janvier 2013, se créait "*Discours à la Nation*" en Belgique par Murgia, il y avait "*Discorsi alla Nazione*" en Italie.

Né en 1972, il aurait pu camper physiquement davantage l'un ou l'autre dirigeant... mais ceci ne fait que rendre plus troublante la petite démonstration de pouvoir charismatique du "jeune citoyen ordinaire" David Murgia... Du reste, si les textes des deux *narratore* se ressemblent en très large mesure, ils ne sont pas identiques. Quelques légères adaptations et équivalences ont été ménagées par l'adaptateur Patrick Bebi, et surtout, David Murgia y a inséré des ingrédients de son cru.

La musique acoustique (guitare, tambourin) de Carmelo Prestigiaco est en parfaite symbiose avec celle des mots, le phrasé, la volubilité d'un acteur qui, dirigé en souplesse par le metteur en scène, s'est intégralement approprié le *testo* de l'auteur et a vraiment fait sienne la proposition initiale, restant dans le style de la harangue vélocité à l'italienne.

Assurément, ces "*Discours*" à une nation métaphorique, sont autant de regards acérés, cruels, drôles sur la/les sociétés qui nous entourent. Et ce spectacle est (sera) le "coup de cœur" d'un public espéré le plus large !

Suzanne Vanina, Rue du théâtre
2 mai 2013

***Discours à la nation* : un texte d'une férocité salutaire porté par le comédien David Murgia qui joue des mots et des mains avec une rare maestria.**

Avoir ou pas de parapluie ? Le personnage qui nous accueille explique en quoi ce détail a toute son importance dans son pays où il pleut tellement. La pluie, la carotte et le bâton, le revolver, voilà autant d'accessoires qui traduisent parfaitement l'état des protagonistes qui défilent sous nos yeux. Tous des monstres de cynisme, que ce soit cet homme ordinaire armé jusqu'aux dents tirant sur tout ce qui bouge, convaincu de rendre de nombreux services à la nation, ou des « puissants », patrons du C.A.C. 40, gouvernants qui jouent de nos peurs, de nos angoisses, pour asseoir leur emprise sur le peuple. Tyran masqué, « big boss » vraiment content de lui, patron jovial, tous sont là pour nous embobiner dans leurs beaux discours : « Ce n'est pas vous qui me choisirez, c'est moi qui vous ai choisis. ». Dans une caricature très fine, Ascanio Celestini procède à un démontage en règle, non seulement de la parole politique, mais des syllogismes internes au capitalisme financier.

Tout l'art du conte

Cet auteur romain, figure de proue du théâtre-récit, s'inscrit dans la lignée de Dario Fo. Les relations entre classes dominantes et dominées sont au centre de l'œuvre. Sauf que là, pour un coup, il ne donne pas la parole aux gens du peuple. Il renverse le propos. Traitant des grands thèmes de société (solidarité, chômage, crise, précarité), il tire à vue sur nos démocraties, pointant les failles de nos régimes libéraux, source de tant de malentendus : « Le monde ne change pas. Seule la place de l'homme dans le monde change. ».

Le message n'est jamais pesant, ni didactique. Il ne s'agit pas ici d'asséner des vérités, mais de questionner le spectateur : « Dessus, dessous ? Comment changer le monde ? ». Raconteur hors pair, l'auteur truffe son récit d'histoires qui viennent en contrepoint aux discours politiques, telle la fable du voleur de grain qui finit en P.D.G. de multinationale. Métaphores hilarantes, jeux de mots, boutades, Ascanio Celestini a un réel talent poétique.

Pour la première fois, aussi, l'auteur, qui a toujours interprété et mis en scène ses propres textes, a écrit pour un acteur. Et pas n'importe lequel : David Murgia fait partie de ceux qui ont des choses à dire et qui s'engagent dans des projets intéressants. En effet, celui-ci est tout autant magistral au sein du Raoul Collectif, dont il est membre, que seul en scène. Ou presque, parce que si, dans *Discours à la nation*, il porte le texte, seul à bout de bras, campant tous les personnages avec un aplomb déconcertant, le comédien est accompagné d'un guitariste, partenaire muet également très drôle.

Choix judicieux, car David Murgia met sa rage au service du texte, luttant contre la cruauté du monde, mais sans le militantisme qui pourrait en effrayer certains. Il tire sa force ailleurs. L'acteur

volubile s'approprié le débit de l'auteur dans un jeu rapide et d'une grande précision. Une interprétation qui sert à merveille cette brillante démonstration par l'absurde. Grâce à sa palette étendue, il nous séduit, nous emporte, nous effraie, car il démontre que par l'art de la rhétorique, les extrémistes peuvent soutenir les idées les plus abominables, comme le cannibalisme, solution envisagée ici pour résorber l'immigration et la faim dans le monde.

Épicé et éclairant

Enfin, la mise en scène est d'une efficacité redoutable. Rythmé, ce spectacle est très bien pensé grâce au texte écrit comme une partition musicale, avec couplets et refrains, et à l'incroyable vitalité de l'acteur. Déplaçant cageots et loupiotes, David Murgia s'adresse directement au public depuis une tribune improvisée ou au pied d'une mappemonde illuminée, trouvant toujours le ton juste, la posture adéquate. Un dispositif sobre qui met remarquablement en lumière les aberrations de nos sociétés prétendument démocratiques.

Qu'est-ce qu'on rit des bassesses de « ces gens d'en haut » ! Sauf que personne n'est n'épargné, pas même le citoyen lambda – nous, en l'occurrence – que ce spectacle parvient sans peine à tirer de sa léthargie : car c'est bien nous qui élisons ces hommes de pouvoir, non ?

Léna Martinelli, *Les Trois coups*
Jeudi 18 juillet 2013

COUP DE CŒUR

David Murgia multiplie les facettes avec brio, accompagné par son partenaire-guitariste muet, non moins drôle.

L'avis du festivalier

Sur un ton cinglant et politiquement incorrect, David Murgia excelle ! Pertinent et impertinent à la fois, il n'épargne personne et frappe fort ! Provocateur cynique et sarcastique à souhait, le tout joué sur un air satisfait, ses métaphores sont d'une simplicité et d'une perspicacité ahurissante. Avec « le parapluie » et le « revolver », entre autres, il se construit un univers symbolique et hautement signifiant dans lequel on est immédiatement plongé et l'on ne décroche jamais ! Le texte d'Ascanio Celestini est d'un humour grinçant, à notre plus grand plaisir, et la mise en scène est intelligemment construite pour créer une tension dramatique dont on ne peut que rire. Ce spectacle ne ressemble en rien à ce que l'on connaît : à la limite du « one man show », David Murgia est plus que complice avec son public. Il multiplie les facettes avec brio, accompagné par son partenaire-guitariste muet, non moins drôle. Un spectacle d'une vitalité débordante et à aller voir sans plus tarder !

City local news
Juillet 2013

AVANT-PREMIERE OFF 2013 : *Discours à la nation*

Créé dans le cadre du Festival de Liège le 19 janvier dernier, présenté au Théâtre National de Bruxelles jusqu'au 4 mai, *Discours à la nation* rend compte de l'état d'esprit dans lequel nos chers puissants nous gouvernent et s'adressent au peuple, car comme ils le disent : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ! » et cela fait froid dans le dos.

Ascanio Celestini, auteur, metteur en scène et acteur italien, est l'une des figures de proue, depuis une dizaine d'années, du « théâtre-récit » en Italie, dans la lignée de Dario Fo. La dramaturgie classique y cède le pas à l'art du conteur et le narrateur reprend le rôle de l'intellectuel, c'est-à-dire qu'il devient la mauvaise conscience de son temps.

Dans *Discours à la nation*, le texte de Celestini oscille entre la brutalité des propos et la parodie des discours politiques, des discours des « chefs », des dominants à l'adresse du peuple, des ouvriers, des sous-classes, serviles au demeurant. C'est intelligent et drôle, subtil parfois mais derrière ces premières sensations, la dureté du discours et la réalité évoquée nous font réfléchir, autrement, à la condition des classes populaires face à l'arrogance des classes dominantes. Parfois cru, le texte peut être cinglant à l'endroit du peuple, de plus en plus médiocre dans son attitude face aux discours de la classe politique dans son ensemble, elle-même pas exempte de tous reproches. C'est peu de le dire !

« Le peuple est un enfant. Le peuple, ça l'intéresse pas cette chose qu'on appelle la Démocratie ». Le constat est terrible et vient confirmer une fois de plus, s'il le fallait, que l'apprentissage de la démocratie est un chemin plus long encore que celui de la dictature. Car au-delà d'une charge sans concession contre les classes dominantes, Celestini tente aussi de réveiller le citoyen qui sommeille en nous. A coup de paraboles laïques, de slogans incisifs, de métaphores filées, le texte dramatique s'emplit alors d'une parole poétique, prophétique qui fait de ces discours bien plus que de simples dissertations politiques, une véritable œuvre théâtrale.

Et c'est à cet instant que TOUT fait sens sur la scène. La domination des uns, le sort moribond des autres et la société en proie aux doutes, à la tentation du chaos.

Emmené par un David Murgia étincelant et très inspiré par le texte qu'il sait s'approprier avec finesse et facétie et par une très belle musique composée et interprétée sur scène par Carmelo Prestigiacomo) qui souligne autant les tensions dramatiques que les moments les plus légers, c'est une œuvre théâtrale personnelle et politique très actuelle, qui n'épargne personne, que nous découvrons avec bonheur et envie.

Aller au théâtre et se faire secouer avec toute l'intelligence et l'humour d'un auteur tel qu'Ascanio Celestini, c'est revenir moins con et un peu plus concerné par la Démocratie et la citoyenneté à l'orée de possibles troubles populistes.

Philippe Maby, *Le bruit du off*
23 juin 2013

Avignon récompense *Discours à la nation*, créé au Festival de Liège

Écrit et mis en scène par le dramaturge italien Ascanio Celestini, *Discours à la Nation* est interprété avec talent par le jeune comédien liégeois David Murgia.

Rtbf.be
30 juillet 2013

Le cynisme des puissants mis à nu par Ascanio Celestini et David Murgia

La douce voix de David Murgia donne vie à des textes cyniques d'Ascanio Celestini. Ce spectacle fait froid dans le dos, tant il pointe du doigt la manière dont les puissants manipulent nos sociétés.

David Murgia s'est révélé en France l'année dernière avec le Raoul collectif et le spectacle *Le signal du promeneur*, lauréat du Festival Impatience. *Discours à la Nation* est une succession de textes qui mettent en scène les puissants. Des patrons, des financiers, des politiques tour à tour s'adressent à la foule, au peuple qui écoute religieusement leurs discours. On est saisi par le cynisme de l'écriture d'Ascanio Celestini.

« *Les financiers nous regardent comme des troupeaux de cibles* », écrit l'auteur italien. C'est percutant et révélateur de la façon dont nos sociétés organisent les rapports humains. Les dominants embobinent les dominés.

Le jeu tout en finesse de David Murgia, sa voix douce, sa gestuelle précise ne font que glacer encore un peu plus le spectacle. Il s'adresse de façon posée, sans haranguer, et toujours en flattant l'auditoire. Une méthode largement éprouvée aujourd'hui par les partis politiques, notamment aux extrêmes.

Ascanio Celestini n'a pas peur de forcer le trait lorsqu'il prône le cannibalisme pour résorber l'immigration, la surpopulation carcérale, le chômage. « *Allez manger du chômeur dans des villages pauvres !* » clame David Murgia. Le spectacle pointe les failles de nos démocraties. Et l'on se dit que la ligne est fragile entre la démocratie et la dictature.

Stéphane Capron, sceneweb.fr
15 juillet 2013

Après le camp des vaincus, passons de l'autre côté de la barrière sociale, chez les vainqueurs passagers, dans le monde des puissants, des grands, des gourous du pouvoir, et de ceux qui s'en font les porte-parole.

Cela s'appelle *Discours à la nation*, d'Ascanio Celestini, interprété par David Murgia. Le premier nommé est un auteur italien à l'inspiration proche de Dario Fo. Le second est un mélange de Raymond Devos et de Benoît Poelvoorde. Ce mélange débouche sur un spectacle qui explose comme un cocktail molotov balancé sur la vitrine des bons sentiments.

David Murgia parle de choses simples, présentées de façon simple, mais détournées pour en tirer une morale sarcastique à la gloire des méprisants, des dominants et des manipulateurs. Il raconte des anecdotes, des histoires banales, dont il pousse la logique absurde afin de faire éclater les fausses évidences du discours habituel. Il le fait avec un léger sourire aux lèvres, un rictus, bref la mimique des gens bien nés qui savent comment retourner ceux auxquels ils s'adressent.

Entre deux sketches, l'acteur réaménage les quelques éléments de décor (de simples casiers à bouteilles) puis il reprend son discours-confession, accompagné d'un guitariste, Carmelo Prestigiacomio, qui lui sert de témoin muet mais régulièrement interpellé.

Féroce et drôle, provocateur et perturbant, *Discours à la nation* est une redoutable machine à défabriquer la cohérence de bien des idées toutes faites.

Jack Dion, Marianne

Juillet 2013